

« Il n'y a pas de coupable » (1910) : nouvelle de Leon Tolstoï

Les nouvelles écrites à la fin de la vie de Tolstoï prennent une couleur politique et polémique en ne cessant de dénoncer les crimes et la dépravation du milieu auquel il appartient. L'impossibilité où il se trouvait de s'en affranchir augmentait toujours plus son sentiment de culpabilité, le contraignant à une forme d'expiation par autoaccusation et l'incitant à faire acte de repentance par le biais de l'écriture et de la confession. Il lui importait en effet de se poser en censeur afin d'ouvrir les yeux à ses pairs jugés irresponsables sur les erreurs de leur conduite ; il souhaitait aussi se rendre utile à la majorité en devenant le porte-parole de ses souffrances et de l'oppression dont elle était victime. Se situant dans une sorte d'extraterritorialité par rapport à sa classe dont il récusait les abus et par rapport au peuple dont il restait étranger, il fait office de témoin impartial d'un rapport de force illégitime et dénaturé.

Ce récit prolonge la réflexion entamée dans la nouvelle « Quels ont les assassins » qui illustrait l'envie et la colère du peuple envers ses oppresseurs. L'histoire des deux paysans Anossoff et Paul Bouryline sacrifiés aux idéaux du parti socialiste-révolutionnaire, plaidait en faveur de la conviction de Tolstoï. Selon lui, les classes dominantes n'étaient pas seules à se tromper. La classe opprimée commettait elle aussi des erreurs en se laissant endoctriner et en cédant trop facilement à l'envie et à la haine. Il stigmatisait ainsi de part et d'autre l'aveuglement, la méconnaissance et l'incompréhension.

Dans ce récit, Alexandre Ivanovitch Volguine, employé de banque à Moscou et célibataire, était invité en automne à passer deux semaines à Sorotchinka chez le mari d'une cousine, Nicolas Petrovitch, important propriétaire rural membre du zemstvo. Cette assemblée provinciale réunissait des représentants de la noblesse et des paysans. Tolstoï décrit minutieusement, le coucher, le lever, les ablutions et l'habillement du gentilhomme. Aucun détail des accessoires de sa toilette ne lui échappe qui dépeignent à eux seul le mode de vie et le tempérament du personnage habitué à être servi. Le valet de la maison Stéphane en escomptait du reste de « bons honoraires ». Après un copieux petit déjeuner, il traversa le jardin pavé de fleurs pour gagner le bois et plus loin les champs, croisant au passage une nombreuse domesticité de jardiniers, d'ouvriers et de paysannes. Celle-ci s'employait à nettoyer l'avenue de tilleuls séculaires et à ramasser des pommes de terre. Au cours de ses réflexions, il comparait le rythme de la campagne à ses occupations en ville. Bien que la vie de son hôte Nicolas Petrovitch fût accaparée par ses plans agronomiques et son zemstvo, il ne connaissait pas les turbulences de la sienne, partagée entre la banque, les séances, les affaires privées et la politique à la Douma. Au retour de sa promenade, coupant à travers champs, il déranga un troupeau qui battait en retraite ; en échangeant quelques mots avec le jeune berger, il se rendit compte qu'il est illettré et se promit d'en toucher un mot au maître de maison.

Devant la porte d'entrée, il se trouva en présence d'un paysan qui, pieds nus, s'agenouilla pour demander l'aumône. Il s'en acquitta moyennant trois roubles. Le cocher Arsène qui attendait son maître depuis plus d'un quart d'heure maugréait d'avoir dû se dépêcher inutilement avec ses enfants. Leur départ en ville fut encore retardé par Alexandre Ivanovitch rédigeant une lettre pressante à expédier à Moscou. En leur absence, il lut les journaux avant la cérémonie du déjeuner dont la préparation mettait à contribution blanchisseuses, valets, cuisinier, économe, chauffeur, jardinier, etc. La conversation entretenue à grands frais par sa cousine était remplie d'un tissu d'inepties.

La scène suivante s'ouvrit sur les déboires du paysan venu demander l'aumône, Dmitri Soudarikov. Son cheval était mort et à grand-peine il avait obtenu de l'aide pour transporter le hongre et le dépecer avant de l'enterrer. De sa peau vendue à l'équarrisseur Sanine, il avait retiré quatre roubles quatre-vingts kopecks. Le lendemain sa femme lui enjoignit d'aller chez le maître. Le contraste entre la toilette et l'habillement de Dmitri et ceux d'Alexandre Ivanovitch méritent qu'on s'y arrête. Le savon, les brosses à dents, à ongles, à barbe, à cheveux, petits ciseaux et limes à ongles, la serviette

et l'éponge ainsi que la cuvette apportée par Arsène étaient remplacés par un seau d'eau dont Dmitri s'aspergea au moyen de la bouche et des mains. Un simple chiffon lui servit de peigne. De retour avec six roubles de son ambassade chez le maître, il s'en alla prêter main forte à ses voisins les Koumichkine pour le battage du blé. En effet les paysans unissaient leurs efforts dans ce travail épuisant. Ils se servaient de machines rudimentaires, les batteuses à manège entraînées par des chevaux qui tournaient en cercle pour les actionner. Les gerbes de blé étaient déliées, ramassées à tour de bras et jetées dans la machine qui séparaient les grains de la paille. Chez le propriétaire terrien, le même travail était effectué par une machine à battre à vapeur.

En conclusion, Tolstoï s'interroge sur les raisons de l'aveuglement moral qui autorise une tranche de la société à vivre au mépris du sort du grand nombre sans que sa bonne foi et sa valeur individuelle ne soit remise en cause, sans qu'il y ait de coupable ! Sa vie durant Tolstoï a souffert du clivage entre le cours amoral de l'existence et la conscience du mal perçu comme une absence, un déficit, un manque, un défaut, une faille de l'être. Il reconnaissait ce mal en lui-même et chez les autres sans pouvoir s'en délivrer. C'est ainsi que par moment la réalité perdait tout signification à ses yeux et qu'il sombrait dans une dépression et une angoisse sans remède.

FIN